

## 3<sup>e</sup> Quinzaine internationale du théâtre Victime de ses ambiguïtés

Jean-Louis Tremblay

Numéro 49, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Tremblay, J.-L. (1988). 3<sup>e</sup> Quinzaine internationale du théâtre : victime de ses ambiguïtés. *Jeu*, (49), 24–29.

# 3<sup>e</sup> quinzaine internationale du théâtre : victime de ses ambiguïtés

Au terme de la dernière Quinzaine internationale de théâtre de Québec, avant même que le jury n'ait divulgué son palmarès, on sentait se dessiner, tant chez les inconditionnels du théâtre que dans le public en général, une certaine insatisfaction devant l'ensemble des vingt productions auxquelles on avait pu assister pendant les deux semaines qui avaient précédé la remise des mentions.

Digne de mention: *Utt*,  
le spectacle de «la  
grande prêtresse  
japonaise du buto,  
Carlotta Ikeda». Photo:  
LOT.



Déjà, peu de temps après le début de la manifestation, la presse s'était montrée plus que réticente au cours d'une conférence de presse convoquée en hâte par la direction. En effet, le choix des productions en particulier, mais aussi la qualité des spectacles présentés et la composition du jury, majoritairement québécois, avaient alors fait l'objet de sévères critiques.

Des réponses satisfaisantes n'ont pu être données, à aucun moment, et les explications fournies par la direction sont demeurées suffisamment ambiguës pour que ni les objectifs de la Quinzaine ni les critères de sélection ne soient clairement précisés. Au crédit des organisateurs, il faut admettre que la présentation de ce festival international de théâtre relève presque du miracle, si l'on tient compte de facteurs aussi contraignants que les exigences techniques des différentes compagnies, un budget alloué à la dernière minute ainsi que la nécessité de réunir de larges auditoires composés de spectateurs dont les intérêts sont multiples.

Il en est des festivals de théâtre comme des autres: on y retrouve le meilleur côtoyant quelquefois le pire, mais le bon grain doit généralement l'emporter sur l'ivraie. Ce ne fut pas le cas de la dernière Quinzaine internationale de théâtre de Québec: un choix mal éclairé a déçu les véritables amateurs, et les pièces susceptibles de s'adresser à un plus large public n'ont séduit personne.

J'ai assisté à la plupart des spectacles et je dois admettre que ceux qui m'ont vraiment emballé sont peu nombreux. Curieusement, certaines productions dignes de mention, sur le plan international tout au moins, appartenaient davantage à d'autres genres que le théâtre: je pense à *Utt* dans laquelle la grande prêtresse japonaise du buto, Carlotta Ikeda, dansant seule en scène durant soixante minutes sur une chorégraphie de Ko Murobushi, raconte l'itinéraire d'une femme de la naissance jusqu'à la mort, ou à *la Danse des orteils* (Finlande), qui offrait un amusant spectacle de mime.

Il y a eu, bien sûr, *l'Arbre des tropiques* (Allemagne de l'ouest) — mentions du meilleur spectacle et de la meilleure scénographie —, pièce de Yukio Mishima mise en scène par le cinéaste Werner Schroeter, et *Judith*, présentée par l'Odin Teatret de Holstebro (Danemark), représentation au cours de laquelle Roberta Carreri, sur une scène entièrement dépouillée, nous a offert un moment privilégié de théâtre, d'une rare pureté. Faisant appel aux seules ressources de son jeu, elle raconte l'histoire de Judith qui, après avoir séduit Holopherne, le général ennemi, le tue pour sauver la ville de Béthulie. C'est la seule fois pendant toute cette Quinzaine que l'on a pu assister à une production issue d'un véritable laboratoire de recherche.

Mais, la grande qualité de ces quatre spectacles inscrits au volet international ne peut faire pardonner le manque d'intérêt de *Léopold le bien-aimé* (France), de *Cobabitation nocturne* (Bulgarie) et de *Bez Roucha* (Tchécoslovaquie). Dans le premier cas, seule l'interprétation exceptionnelle de Jacques Dufilho, mention du meilleur comédien de soutien, offrait un intérêt véritable, intérêt assombri par la grandiloquence d'un Georges Wilson, devenu l'ombre du monstre sacré qui remplissait les salles du Théâtre National Populaire au temps de Jean Vilar, et par la tristesse de voir cette grande comédienne qu'a été madame Suzanne Flon se débattre avec un texte dépassé. Pour rejoindre un public plus soucieux de noms que de qualité, les cartes offraient un jeu gagnant, et ce fut réussi: la compagnie a donné trois représentations à guichets fermés.



*Der Tropische Baum (L'Arbre des Tropiques)* d'Allemagne de l'Ouest, meilleur spectacle, meilleure scénographie. Pièce de Yukio Mishima mise en scène par le cinéaste Werner Schroeter. Photo: Lore Bermbach.

S'il n'y a pas d'intérêt réel à importer le succès banal d'une saison parisienne, il n'y en a pas plus à présenter une comédie sur l'oppression, qui ne peut apparaître outrageusement drôle que pour les habitants du pays où elle a été créée, et, encore moins, un boulevard anglais, joué en langue tchécoslovaque dans une traduction simultanée... en français.

De plus, certaines productions, dont le public attendait beaucoup, ont laissé le spectateur sur son appétit; ce fut le cas de *Born Guilty* (Autriche), présenté dans un anglais que maîtrisaient mal les comédiens, rodant leur spectacle en vue des représentations new-yorkaises. À l'origine, le spectacle offrait certainement un grand intérêt, et le fait que la table ronde ait été plus intéressante que la représentation est significatif. Enfin, je ne parlerai pas de productions qui n'avaient aucune raison d'être inscrites au programme, telles *l'Affreuse T.V.* (Montréal), *le Rêve de Méphisto* (Toronto) et le clou de la fin et de la bêtise *Si Heidi ne revenait pas* (Suisse).

Les Quinzaines précédentes nous avaient pourtant habitués à des spectacles dont la sélection tenait compte de certains paramètres tels l'intérêt des productions sur le plan de la création, leur engagement social, leur représentativité, chacune témoignant à sa manière de l'activité théâtrale de son pays. Il apparaît maintenant évident que le choix n'a pas été judicieux, d'autant plus que les membres de trois compagnies ont eux-mêmes regretté le fait que madame Lortie ait choisi des spectacles, qui, à leurs yeux, n'offraient pas les qualités d'authenticité auxquelles on peut s'attendre dans ce genre de manifestation.

Même si cette déception a été heureusement compensée par la qualité des *Feluettes*, coproduction du Théâtre Petit à Petit (Montréal) et du Théâtre Français du Centre national des Arts (Ottawa), et du *Syndrome de Cézanne* présenté par le Théâtre La Rallonge (Montréal), il n'en demeure pas moins difficilement explicable que le choix du volet international par madame Lortie n'ait pas été mieux éclairé.

Il ne s'agit pas de porter tout le blâme sur le dos de la directrice générale ou de mettre en doute ses capacités, elle qui a largement fait ses classes et ses preuves, tant dans le cadre de ce festival qu'au Théâtre du Bois de Coulonge, l'une des deux compagnies institutionnelles de Québec (l'autre étant le Théâtre du Trident). En fait, la crédibilité de madame Lortie est bien établie auprès des gouvernements et des compagnies de théâtre. Ce n'est toutefois pas une raison pour cumuler deux postes clés dans l'organisation d'une rencontre de la nature de la Quinzaine internationale de théâtre: celui d'administratrice et de directrice artistique. Le fait que madame Lortie soit juge et partie dans la sélection des spectacles paraît être le talon d'Achille.

Dans l'administration d'un festival comme dans celle d'une compagnie, un équilibre doit être maintenu entre les impératifs qualitatifs défendus par le directeur artistique et les impératifs financiers défendus par le conseil d'administration. En cumulant les deux fonctions, on accepte de prendre le risque ou de privilégier une programmation audacieuse, originale, mais qui pourrait compromettre l'équilibre financier de l'organisme, ou de se laisser séduire par le miroitement de la rentabilité au détriment de la qualité.

Sans grand intérêt:  
*Bez Roucha*  
(Tchécoslovaquie) et  
*Cobabitation nocturne*  
(Bulgarie).



Il m'apparaît essentiel de bien distinguer les deux rôles si l'on veut favoriser un rapport de forces qui permettent d'arriver à un équilibre entre l'obligation de présenter des spectacles de grande qualité, d'une part, et le respect de balises budgétaires essentielles, d'autre part, dans un domaine où les déficits s'accumulent plus vite que les bénéfiques. Si l'on tient compte, d'ailleurs, que le choix le plus judicieux a été fait au volet québécois et qu'il a été clairement admis que madame Monique Miller y avait largement contribué, la nécessité d'une double perspective dans le choix des productions apparaît évidente.

De fait, sur les huit mentions du jury, sept statutaires et une spéciale, la moitié de celles-ci ont été décernées à des spectacles québécois. Bilan qui confirme que les volets canadien et international ne faisaient pas le poids. Dès le début, on a senti couvrir, sous les questions posées dans les tables rondes ou les conférences de presse, un certain blâme qui s'est poursuivi jusqu'à la fin lorsque deux comédiens, René Gagnon et Yves Jacques, ont reçu ex aequo la mention du meilleur rôle de soutien féminin. On lançait alors un débat, qui n'a pas été résolu par le présent jury: la récompense devait-elle être décernée à l'interprète ou au rôle? Je me demande où l'on aurait alors casé une Julie Andrews qui, dans *Victor Victoria*, interprétait le rôle d'une femme, interprétant elle-même le rôle d'un homme.

Outre cette attribution contestée, on a senti un certain malaise devant un palmarès attribué par un jury dont «l'internationalisme» s'était quelque peu évaporé, avec l'amputation de deux membres étrangers, Petar Sellem, qui n'avait pu se rendre à Québec, et Mira Trailović, forcée de partir à mi-chemin. À tous points de vue, les précédentes Quinzaines offraient un volet international mieux étoffé, plus authentique, et si, encore aujourd'hui, on se réfère volontiers aux spectacles alors présentés, c'est qu'on assistait à ce moment à des productions qui, tout en étant d'envergure internationale, témoignaient mieux de l'identité du pays d'où elles venaient ou nous présentaient le fruit d'un véritable travail de recherche.

Si des difficultés comme celles qu'a connues la composition du jury ne peuvent être prévues, il en va tout autrement de la sélection des spectacles qui doit être judicieusement faite. Le succès des précédentes Quinzaines tient certainement au fait qu'Alexandre Hausvater en était le directeur artistique. Je ne crois pas qu'on puisse repenser une Quinzaine sans mettre bien en selle un tandem, tel qu'on l'a connu précédemment.

Dans la perspective d'un intérêt accru des productions, surtout sur le plan international, la possibilité de drainer vers Québec une importante clientèle d'amateurs éclairés et de professionnels devient vraisemblable. Cette manifestation culturelle ne se veut pas, en effet, la simple présentation d'une série de spectacles, mais prétend témoigner de l'activité théâtrale actuelle dans le monde. Il est important de rappeler que des conférences et des ateliers apportent un complément extrêmement important aux représentations, donnant ainsi au festival son caractère particulier.

Enfin, on a pu constater à quel point Québec se prête bien à la tenue de telles manifestations: les salles (Grand Théâtre de Québec, Bibliothèque Gabrielle-Roy, Palais Montcalm, Conservatoire d'art dramatique, Théâtre de la Bordée...) offrent une variété intéressante de lieux scéniques, la taille moyenne de la ville permet de créer rapidement l'esprit d'un festival et les différents sites sont suffisamment rapprochés pour créer un réseau pédestre plutôt agréable. L'infrastructure de l'organisation en place est bien rodée, les nombreux bénévoles sont très motivés, et la population de Québec reste attentive à l'événement.



Les déceptions de la programmation québécoise ont été compensées entre autres par la qualité du *Syndrome de Cézanne* de la Rallonge. Photo: André Panneton.

Il serait donc facile de faire de Québec un lieu exceptionnel de rencontres théâtrales. Et on aurait tort de confondre la dualité Hausvater-Lortie et celle de Montréal-Québec, comme paraissait le laisser sous-entendre la presse montréalaise. La Quinzaine continuera, cela me paraît hors de doute, mais il faudra revoir les conditions dans lesquelles elle se réalisera.

**jean-louis tremblay**

---

Cofondateur du Théâtre de l'Estoc à Québec, Jean-Louis Tremblay occupe actuellement la direction de l'École des langues vivantes, rattachée à la Faculté des lettres de l'Université Laval, où il a déjà enseigné le théâtre. Il est également correspondant, à Québec, pour l'émission «Théâtre du lundi» diffusée à Radio-Canada FM.